

Jean-François Nadeau, Pierre Anctil, Mario Cardinal

Renald Bérubé

Number 140, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62478ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérubé, R. (2010). Review of [Jean-François Nadeau, Pierre Anctil, Mario Cardinal]. *Lettres québécoises*, (140), 46–47.

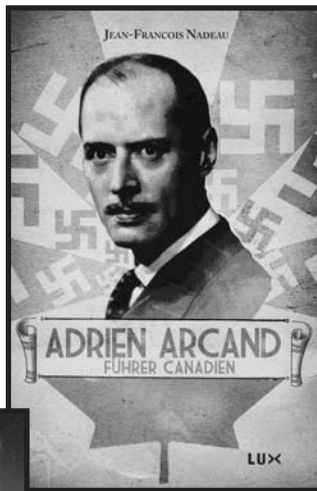
☆☆☆☆ 1/2

Jean-François Nadeau, *Adrien Arcand, führer canadien*, Montréal, Lux, 2010, 408 p., 29,95 \$.

Ouvrage remarquable, « héros » trouble (bis)

Nous avons salué avec éloges, dans la livraison 138 de *Lettres québécoises*, le *Robert Rumilly* de Jean-François Nadeau. Or on peut lire dans ses « Remerciements » à la fin du *Arcand*: « [...] ce travail entrepris en marge de mon étude consacrée à l'historien Robert Rumilly » (p. 349). La marge ne dément certes pas le centre.

On lit « Adrien Arcand » et on pense pseudo-Mussolini ou p'tit Hitler, des choses du genre, tout en l'imaginant prisonnier à Petawawa (Ontario) avec Camilien Houde, maire de Montréal, durant la Seconde Guerre. Après cela, qui tient de l'histoire et de l'imagination, le silence: il est peu d'études sur Arcand et l'extrême droite québéco-canadienne des années trente et quarante, le silence faisant office de rempart avec mission, peut-être, de nous protéger contre ce qu'en une fraction de



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

sera jeune employé à *La Presse*, très impliqué dans les activités du Syndicat des journalistes du quotidien, ce qui précipitera son congédiement. Arcand (Adrien) ne le pardonnera jamais à *La Presse* de Pamphile Du Tremblay, gendre-avocat-héritier-manipulateur du fondateur du journal, Trefflé Berthiaume.

Ce qui explique le fait que ses entreprises journalistiques avec Joseph Ménard, du *Goglu* au *Miroir* puis au *Patriote* et à *L'illustration*, seront toujours vues d'un œil bienveillant par Eugène Berthiaume, le fils filouté (selon lui-même) par son beau-frère, ce dernier assurant par ailleurs l'existence parisienne de l'Eugène floué.

nous-mêmes nous fûmes lors de la Crise et de la montée des fascismes.

CONGÉDIÉ !

C'est contre ce silence que s'élèvent les *Rumilly* et *Arcand* de Nadeau. Faire connaître, malgré la gêne ou l'anachronisme (?), des hommes et leurs doctrines réactionnaires qui eurent des moments fleuris. Adrien Arcand (1899-1967), fils de Narcisse, militant ouvrier,

Quand *L'illustration* appartiendra à Eugène, il rêvera que, dirigé par Adrien, ce journal concurrence *La Presse*.

ARCAND ET TRUDEAU

Osons dire que notre führer n'est pas un personnage à ce point (408 p.) intéressant. L'intérêt de l'ouvrage dont il est l'ancrage repose sur ce qui vient d'être évoqué: grâce au récit touchant Arcand, Nadeau raconte les multiples tentations droitières du Québec-Canada. Car Arcand est un fervent Canadien, un admirateur inconditionnel de l'Empire britannique, modèle absolu de toutes les formes de domination politique, un adversaire et de Bourassa (Henri) et des émules de Lionel Groulx qui répètent « notre État français, nous l'aurons ».

Quand, après 1945, Arcand demandera des comptes à Ottawa, lui qui fut prisonnier à Petawawa en vertu de la « loi des mesures de guerre » qui faisait fi de tous les usages démocratiques, il recevra de Londres l'appui d'un jeune avocat: « M. Arcand, son procureur et ses corequérants font preuve d'un civisme éclatant en portant ces questions devant les tribunaux; ils méritent la profonde reconnaissance de tous ceux qui attachent quelque importance à la liberté et à la justice. » (p. 276) Le jeune avocat se nommait Pierre Elliott Trudeau et il allait imposer ladite loi au pays à l'automne Cross-Laporte de 1970. Il en connaissait la portée et savait ce qu'il visait.

RIBBENTROP À MONTRÉAL

Berthiaume et Trudeau, mais aussi les O'Leary (Walter et Dostaler), Céline (Louis-Ferdinand), Dansereau (Lucien et famille) et Péladeau (Pierre, [p. 317-318]) et même Chartrand, LE Michel, jeune, qui admire le « magnifique Salazar » (p. 116-117): les temps n'étaient pas clairs vers la fin des années trente. Essentiel: (re) lire le « Prologue » de cet *Arcand*; Nadeau y relate le séjour à Montréal (1912-1914), comme employé à la banque Molson entre autres, de Joachim von Ribbentrop, admirateur de l'Empire britannique et futur ministre des Affaires étrangères d'Hitler; enchanteur du Montréal de l'ouest, il n'a aucun mot pour le Montréal de l'est, contrairement à Stefan Zweig (p. 16).

Un fort bel ouvrage que l'*Arcand* de Nadeau; avec notes (bibliographiques) et index selon les exigences de l'art.

☆☆☆☆

Pierre Anctil (dir.), avec la collaboration de Pierrick Labbé, *Fais ce que dois*, 60 éditoriaux pour comprendre Le Devoir sous Henri Bourassa (1910-1932), Québec, Septentrion, 2010, 392 p., 34,95 \$.

Lire Henri Bourassa (et cie)

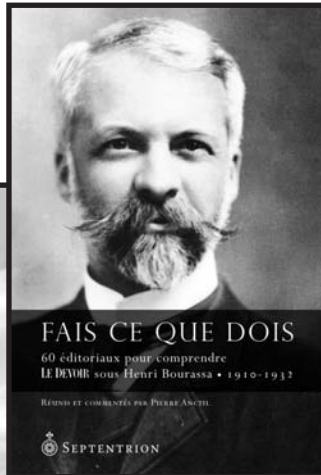
Il écrivait admirablement, l'autodidacte Bourassa. Le subjonctif, alors, ne faisait pas peur, et le fondateur du *Devoir* savait en faire savant et bon usage, même dans les affrontements les plus durs. Relire Bourassa, selon son époque et à la lumière de la nôtre.

Bien sûr il faut (re) lire les 60 textes de Bourassa ici réédités avec, pour chacun, une mise en situation pertinente; mais vous voudrez bien me pardonner, Henri B., si j'ose dire que vos textes sont d'autant plus intel-

ligibles, en nos jours, si on a bien lu la très sagace « Introduction » de Pierre Ancitil à ceux-ci; ses divisions en périodes de votre quotidien, ses statistiques quant à votre présence éditoriale ainsi que les



PIERRE ANCITIL



obsessions (ça, c'est mon mot) marquant cette présence, de même que l'évolution des sujets éditoriaux du quotidien, selon que vous ou Héroux ou Pelletier ou, plus tard, Louis Dupire, les écrivains — tout cela, c'est notre histoire par votre quotidien racontée. Nous

attendons avec impatience une sorte de tome II de cet ouvrage (p. 18), qui racontera par ses éditoriaux la deuxième grande époque du *Devoir*, celle menée (1947-1963) par Gérard Fillion, années qui succéderont aux ambiguïtés des années Pelletier après le départ de Bourassa, député à nouveau.

Livre de grande intelligence, à feuilleter et à lire avec le plus grand intérêt.

☆☆☆ 1/2

Mario Cardinal, *Pourquoi j'ai fondé Le Devoir. Henri Bourassa et son temps*, Montréal, Libre Expression, 2010, 396 p., 36,95 \$.

Bourassa, Henri : entre nationalisme et religion

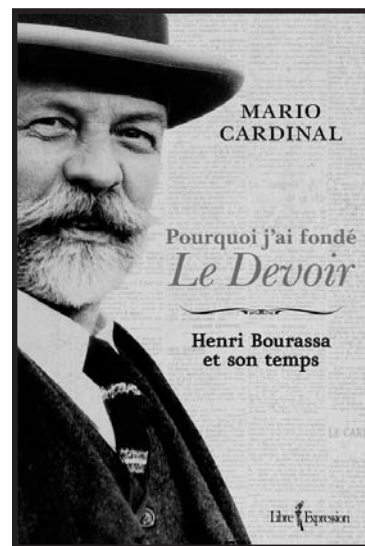
Il a beaucoup admiré Wilfrid Laurier, puis l'a féroce ment combattu, la première fois lors de la guerre des Boers (1899) : pourquoi le Canada serait-il tributaire d'une guerre de l'Empire britannique? Cette opposition a mené, tribulations diverses, à la fondation du *Devoir*, le premier numéro paraissant le 10 janvier 1910, il y a cent ans.

Henri Bourassa est tout à la fois un autodidacte, le fils d'un peintre-romancier (Napoléon), et le petit-fils par sa mère de L.-J. Papineau, ce qui explique qu'il s'occupera de la succession difficile de la seigneurie de Montebello et deviendra en 1889, à 21 ans, orateur magnifique, maire de la municipalité de ce nom, avant de devenir, en 1896, député fédéral du comté (Labelle) où elle loge.

Le quotidien par lui fondé deviendra vite le porte-étendard de la gent qui cherche à comprendre et ne se laisse guère séduire par le flafla du jaunisme. Dès l'origine du journal, Bourassa recrute Olivar Asselin et Jules Fournier du *Nationaliste* (sorte d'ancêtre du *Devoir*), journalistes proches des écrivains du *Nigog*, revue aux antipodes de la pensée du terroir. Il embauche aussi Georges Pelletier, journaliste à *L'Action sociale catholique*, qui lui succédera à la direction du *Devoir* en 1932. Pour l'instant, il ne s'agit que d'un oxymore, l'oxymore Fournier-Pelletier, disons.

BOURASSA, OXYMORE

« Ce livre n'est pas une biographie au sens strict dans la mesure où il ne couvre pas la vie de Bourassa au-delà de 1932 » (p. 11), écrit Cardinal, qui œuvra au *Devoir*. L'ouvrage est divisé en quatre parties (qui obligent parfois à des redites) : « Le petit-fils de Louis-Joseph Papineau » (p. 15-78), surtout biographique; « *Le Devoir* » (p. 79-182) « Les combats » (p. 183-312) qui relate en dix chapitres les grandes batailles du journal; « L'ultramontain nationaliste et canadien » (p. 313-367) qui souligne les contradictions évidentes habitant l'oxymore Bourassa. Et l'on se dit qu'il est dommage que la grippe espagnole n'ait pas laissé à Fournier le temps de compléter son essai, « La faillite (?) du nationalisme », écrit à l'été 1916 et qu'on peut lire en l'état dans *Mon encrier*.



Bourassa « est un nationaliste canadien » (p. 188), pas un nationaliste canadien-français ainsi que Jules-Paul Tardivel, son ami (malgré tout) journaliste et le romancier de *Pour la patrie* (1895). La pensée de Bourassa repose tout entière sur le pacte de 1867 : deux peuples fondateurs égaux, deux langues d'importance égale. Dit-il. Le Canada est un pays autonome, pas une dépendance parmi d'autres du *British Empire*. Son Canada, que les Anglo de son époque ont tant dénigré, c'est celui qu'aujourd'hui, dans le sillage Trudeau-Chrétien-Harper, ils défendent tous crocs dehors contre des visées d'un Québec (encore?) nationaliste.

LA MARINE ET LE PAPE

Le Canada *canadian*, c'est, largement, le résultat des luttes autonomistes des Canadiens du Québec, beau paradoxe. Au moment où on célèbre les cent ans du *Devoir*, Elisabeth II célèbre à Halifax les cent ans de la Marine canadienne : qui donc a souligné que *Le Devoir* fut fondé pour lutter, entre autres, contre le *Laurier Naval Act* qui mettait la fondation d'une Marine canadienne au service de la *Royal de l'Empire*?

Deux dates vont, après 1910, marquer Bourassa : 1919, année de la mort de son épouse et du décès de sir Laurier, mentor et adversaire politique admiré autant que combattu. Et 1926, année de sa rencontre à Rome avec Pie XI qui condamne *L'Action française* de Maurras et, dans ce sillage où la nuance n'a pas la partie belle, toute forme de nationalisme. Dans ce sillage-là, Bourassa, en 1929, fera paraître une série d'articles dénonçant papalement les justes récriminations des animateurs du journal franco-américain *La Sentinelle* : il y perdra une large part de sa crédibilité, ce qui mènera à son départ forcé (plutôt) de 1932.

Domage que l'ouvrage de Cardinal, après ses notes, ne comporte pas un index. ☐